

LE RADICAL, 21 janvier 1892.

Hier, l'Opéra-Comique a donné la première représentation d'un ouvrage qui, depuis dix-huit mois, a été joué sur trois cents théâtres.

Les journaux étrangers, et particulièrement les feuilles italiennes, ont répété à satiété que *Cavalleria rusticana* est un chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre des chef-d'œuvres; les recettes ont été fabuleuses, et le nom de Mascagni a été maintes fois fêté aux peuples avec l'accompagnement des trompettes de la plus glorieuse renommée.

Bref, un nouveau génie musical s'était révélé.

---

Les Parisiens, bons enfants, se sont écriés: tant mieux! et ils auraient eu grand plaisir, n'en doutons pas, à reconnaître que l'opéra du jeune compositeur italien justifiait l'enthousiasme débordant dont il fut l'objet. On assure, en effet, qu'à la première qui eut lieu au théâtre Costanzi de Rome, M. Mascagni fut rappelé trente fois, ni plus ni moins.

Je suis obligé de constater que Paris s'est montré hier plus réservé, beaucoup plus réservé, et pour cause: la partition de *Cavalleria Rusticana* est, sans chercher d'autres mots, d'une médiocre qualité, et on reste stupéfait de l'engouement de l'Europe, de l'Amérique et de l'Asie – car l'œuvre de Mascagni a fait, comme on dit, le tour du monde – qui a sacré merveille, un opéra d'une prétentieuse banalité.

Avant de parler de la musique, quelques mots sur la genèse de *Cavalleria Rusticana*.

On se souvient que pendant l'Exposition de 1889, M. Sonzogno avait ouvert un concours de composition musicale. M. Mascagni demanda à ses compatriotes de Livourne, un poème.

On lui fournit une scène populaire de Verga, *Cavalleria Rusticana*, dont nous avons eu, en 1888, la traduction au Théâtre-Libre.

M. Mascagni fut prêt au moment fixé, et remporta le prix de quatre mille francs. Puis le succès fut, comme je l'ai dit, immédiatement triomphal.

M. Paul Millet [Milliet] a été chargé de la traduction du poème, et je m'empresse de reconnaître qu'il s'est adroitement tiré de sa tâche.

Ce petit drame très simple, très «réaliste», dont je n'avais conservé qu'un vague souvenir, après la représentation du Théâtre-Libre, est devenu intéressant et émouvant.

Rappelons, en quelques lignes, la donnée:

L'action se passe dans un hameau de la Sicile.

**LE RADICAL, 21 janvier 1892.**

Avant d'être soldat, Turridû [Turiddu] aimait Lola; de retour du service, il trouve son amoureuse mariée au charretier Alfio. Pour se consoler, il fait la cour à Santuzza, qui écoute les douces paroles du bellâtre, et lui accorde ses faveurs.

Mais Santuzza ne tarde pas à s'apercevoir que son amant rôde constamment autour de Lola. Elle est jalouse: une explication a lieu; les deux jeunes gens se querellent, lorsque Lola survient et entraîne Turridû [Turiddu] à l'Église – refuge défendu à Santuzza qui se croit excommuniée depuis la faute commise.

La pauvre délaissée met Alfio au courant de la situation. Celui-ci provoque Turidû [Turiddu], et le tue.

Santuzza tombe inanimée. Lucia, la mère de Turridû [Turiddu], tombe aussi, et le rideau tombe également.

Ce drame, ou plutôt cette scène dramatique pourrait ne durer qu'un quart d'heure, la concentration des effets provoquerait peut-être même plus d'émotion, mais le librettiste a été obligé, pour laisser au musicien la faculté de composer une volumineuse partition, de délayer la nouvelle de Verga, et d'ajouter des détails épisodiques, si bien que l'acte dure une heure et demie.

Mais, je le répète, le poème est scénique et émouvant.

J'arrive à la musique; je dirai tout d'abord que M. Mascagni, fidèle à la manière de ses compatriotes, abuse d'une formule qui me paraît tout simplement insupportable.

Il écrit une phrase, généralement quelconque, puis il l'enfle, il l'enfle par des *crescendo* successifs, jusqu'à ce qu'elle éclate en un *fortissimo*, qui se résout immédiatement en un *pianissimo* des plus anémiques. Ceci, c'est le procédé constant du compositeur.

Et le prélude de *Lohengrin*, direz-vous? Je vous assure que Wagner ne saurait être invoqué en la circonstance: il n'est point question, pour le moment, de comparer les deux ouvrages.

Continuons. L'œuvre commence par une introduction, coupée par un récitatif de Turridû [Turiddu], rideau baissé!

Au lever du rideau, c'est le réveil du hameau; le chœur est animé, gracieux; par groupes d'abord, chantent les paysans; puis, tous ensemble, dans un large *tutti* qui se termine par l'inévitable *pianissimo*.

Santuzza entre. L'orchestre nous révèle son état d'âme agitée, sur un mode langoureux et sans style.

**LE RADICAL, 21 janvier 1892.**

L'air du charretier Alfio est banal, de même le chœur de fidèles agenouillés devant l'église: ce chœur est coupé par la phrase de Santuzza: *Bienheureux est celui qui l'épouse*, reprise immédiatement par les paysans.

Dans la suite, l'air de Santuzza est énergique, expressif et d'une facture très heureusement dramatique. C'est évidemment la meilleure page de la partition.

Le duo de Santuzza et de Turridû [Turiddu] doit être passionné. M. Mascagni a cru que la force équivalait à la puissance, et que la sonorité tiendrait lieu d'énergie. Ce duo, qui nous fait souvenir de celui d'*Esclarmonde*, mais qui est loin d'avoir sa valeur, n'est remarquable que par sa simplicité banale.

Le duo d'Alfio et de Turridû [Turiddu] est vulgaire; l'entr'acte qui divise – rideau levé – l'ouvrage en deux parties, est d'un style plutôt prétentieux et trop fouillé.

Je n'ai plus qu'à citer le mauvais air à boire, dont les premières mesures rappellent: «J'ai du bon tabac».

Et c'est tout.

Franchement, ceux qui ont applaudi la musique de M. Mascagni ne sont pas difficiles.

De cette aventure, dégageons la moralité: laissons les étrangers triompher en paix chez eux, et ouvrons nos portes aux compositeurs français: ils ont, ce me semble, quelquefois du talent. M. Carvalho a monté avec beaucoup de soin *Cavalleria rusticana*. Le décor est fort gracieux, et la mise en scène est très curieusement réglée.

L'interprétation est satisfaisante. Je nommerai tout de suite Mlle Calvé qui est parfaite comme chanteuse et comme comédienne. Elle a produit, à diverses reprises, une profonde impression.

Mlle Vuillefroy [Villefroy] n'a que quelques phrases à chanter; cela nous a permis d'apprécier une voix d'un joli timbre.

M. Bouvet a été applaudi ainsi que M. Gibert.

*LE RADICAL*, 21 janvier 1892.

Journal Title:	LE RADICAL
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Thursday
Calendar Date:	21 JANVIER 1892
Printed Date Correct:	Yes
Title of Article:	PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS
Subtitle of Article:	None
Signature:	A. BIGUET
Pseudonym:	None
Author:	Alexandre Biguet
Layout:	Internal main text
Cross-reference:	None